DE L'AMOUR DES GRAMMAIRES

J.P. Minaudier.

Un drame a ravagé ma vie : depuis un peu plus de deux ans, je n'arrive pratiquement plus à lire que des grammaires de langues exotiques. Je n'apprends pas ces langues (à part l'anglais, l'espagnol et deux mots d'allemand, je ne sais que l'estonien, idiome d'une lugubre banalité) — mais j'en dévore les grammaires comme on dévore des romans policiers, frénétiquement, la nuit, le jour, chez moi, en vacances, dans le métro, et je ne parle plus que de ça. Cette passion, par ailleurs fort coûteuse, est un désastre social : mon monologue monomaniaque est la terreur des dîners en ville ; mes amis m'évitent, ma mère fond en larmes à ma vue, mon psy s'est suicidé, mes élèves me chahutent, mes voisins grognent et ma concierge glapit, d'autant que l'immeuble où j'habite s'enfonce peu à peu dans le sol sous le poids du papier. *Wie konnte es geschehen ?*, m'a demandé l'autre jour, sur un ton consterné, mon ami Élie, qui n'est pas bête.

Ce vice abject remonte à ma plus tendre enfance : le président Sarkozy en déduirait sans doute qu'on naît grammairien. Tout petit déjà, j'alignais des déclinaisons bizarres dans les marges de mes cahiers ; dans mon adolescence, j'ai inventé une langue, le chirois, et j'y ai même traduit un épisode de *Corto Maltese*. Je recèle encore subrepticement une grammaire roumaine subtilisée à la bibliothèque du Lycée du Parc, à Lyon, vers 1978… Cela ne m'empêchait d'ailleurs nullement d'être une tache en allemand et surtout en langues anciennes : les membres de mon jury de latin au concours de la rue d'Ulm 1980, en leur probable maison

de retraite, doivent encore hurler de terreur lorsque ma prestation revient hanter leurs cauchemars séniles. C'était du Sénèque, j'en fis du Delerm.

Quel intérêt, quelle fascination peut-on donc trouver à lire des grammaires et à les collectionner ? D'abord, ce sont souvent de bien beaux livres. Il y un plaisir pervers à posséder la bibliothèque la plus snob de Paris, et une jouissance certaine à voir l'accablement se peindre dans les yeux de ceux à qui je la fais admirer. Il y a aussi les vices égoïstes et maniaques du bibliophile, l'excitation d'avoir enfin déniché sur Internet la fameuse grammaire slavey de Karen Rice, épuisée et même plus référencée chez l'éditeur[1], puis la joie de l'ouverture de la boîte aux lettres lorsqu'elle contient le gros paquet attendu, marqué du sceau d'Amazon.com (volupté hélas un peu gâchée entre-temps par la crise cardiaque de mon banquier, Saussure ait son âme). Enfin, en tant que lecture de plage, une bonne étude comparée de l'ergativité en avar et en tongien[2] éclipsera totalement le Heidegger que le voisin de rabane a cru malin d'apporter et vous vaudra, Mesdames, la fascination frémissante des maîtres-nageurs les plus velus de la Madrague.

Une grammaire est une espèce de sudoku (il faut rassembler les pièces d'un puzzle logique par déductions

---

1 Karen Rice, *Slave*, Editions Mouton-de Gruyter, Berlin 1989, 1370 pages (*ceci n'est pas une faute de frappe*). Les Slaveys ou Slaves vivent dans le nord-ouest du Canada, près du lac qui porte leur nom et qu'une confusion a fait baptiser en français Lac des Esclaves.

2 Par Claude Tchekhoff, éditions Klinksieck/Publication de la Sorbonne, 1979, dix-sept exemplaires vendus en 25 ans dont sept à des aveugles et un à sœur Emmanuelle : bref, un *collector* absolu. L'avar se parle dans le Caucase, et le tongien dans le Pacifique sud.

successives) qui secoue les méninges et retarde l'Alzheimer. Mais c'est avant tout du rêve et de la poésie — je répète à l'intention du dernier rang qui bavarde : *une grammaire, c'est avant tout du rêve et de la poésie*. L'une et l'autre sont présents à tous les niveaux : dans les introductions ethnographiques et dans les anecdotes qui émergent du texte ; dans le contenu des exemples ; dans la structure même de la langue étudiée.

« Tout ce qui est lointain, brûlant et inutilisable… » Tel les lycéens des *Fruits du Congo* d'Alexandre Vialatte aux seins de la négresse, le maniaque de langues exotiques rêve à tous les lieux où sa lecture le transporte. D'abord, bien sûr, les îles tropicales (« … et nous étions amoureux de la négresse, et Frédéric fut roi des Îles, du labyrinthe et du Moulin à Vent… ») et avant tout celles du Pacifique, de Yap la micronésienne où ont cours des monnaies de pierre si lourdes qu'on les laisse au bord des champs et des chemins, chacun sachant à qui elles appartiennent[3], à Rotuma où s'épanouissent, à l'ombre frêle des cocotiers complices, les métathèses les plus endiablées[4] ; mais aussi ces vallées perdues où le bourouchaski (sans parler du jaqaru) résiste encore et toujours à l'envahisseur, les déserts froids ou chauds (la reine Antinéa parlait-elle tamashek ? Combien d'ours blancs s'expriment couramment en yukaghir[5] ?) ; et

---

[3] John Thayer Jensen : *Yapese Reference Grammar*, presses universitaires de Hawaii, Honolulu, 1977.

[4] C. Maxwell Churchward, m. a. : *Rotuman Grammar and Dictionary*, éditions de l'Église méthodiste d'Australie, 1940. Il existe aussi sur Rotuma un excellent site internet, avec de la musique.

[5] Pour rêver vous aussi, allez chercher des détails sur le site *Ethnologue*, qui recense toutes les langues du monde, avec des cartes. Le bourouchaski se parle dans l'Himalaya, le jaqaru dans les Andes péruviennes ; le yukaghir en Sibérie orientale, et le tamashek est la langue des Touaregs du Sahara.

encore ces villes hors du temps émergeant d'une note introductive comme des mirages, telle Harar, en Éthiopie, où survit à l'abri des murailles un parler sémitique archaïque éteint dans toutes les cambrousses environnantes[6]. Qui ne rêverait de visiter un jour certain « walled quarter of Mutrah, facing the ord harbour », où se parle le luwati, langue iranienne[7] ? « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar »…

Les noms des ethnies constituent en eux-mêmes une invitation au voyage, tout particulièrement les Indiens d'Amérique (les Gros Ventres, Nez Percés et Pends d'Oreilles, ainsi nommés par des trappeurs français) ; ou bien, en Russie, les Mordves, les Tchouktches, les Nenets et leurs Maris, ou encore en Colombie les comme-ci Kamsá. Mais mes préférés sont de très loin les Kwakwakwa'wakws du détroit de Vancouver, qui devaient se tailler de francs succès lors des potlatchs[8].

Des continents culturels engloutis peuvent surgir au détour d'un commentaire ethnographique : saviez-vous que la langue du Christ, l'araméen méridional, est encore parlée dans trois villages de Syrie ? Il y a aussi ce parler de Bolivie, le callahuaya, plus ancien que le quechua et l'ayamara : nul ne le pratique plus depuis des lustres mais il survit par le biais de l'argot professionnel des guérisseurs (*herbolarios*) de la région, lesquels en ont repris le vocabulaire, un peu comme les argots français du XIXe siècle empruntaient une partie de leur

---

6 Robert Hetzron (ed.) : *The Semitic Languages*, éditions Routledge, Londres-New York 1997, p. 486.

7 *Ethnologue*, article « Luwati ». Mutrah se trouve dans le sultanat d'Oman, en Arabie.

8 Les kwakwa, etc., parlent kwakiutl, ce qui n'arrange guère leurs affaires.

vocabulaire secret aux parlers tsiganes[9]. Dans la même région, attardons-nous un instant sur le mystère imputrescible de la langue des Incas — contrairement à ce qu'un vain peuple pense, ce n'était point le quechua, langue administrative de leur Empire, mais le parler de leur vallée d'origine, près de Cuzco (de même Staline gouvernait l'U.R.S.S. en russe, mais parlait géorgien avec ses proches). Éteinte depuis l'époque coloniale, elle ne nous est connue que par trois vers d'un hymne cité par le chroniqueur Juan de Betonzos — voici donc, en exclusivité mondiale, l'intégralité du corpus littéraire inca[10], agrémenté de la traduction la plus probable :

Ynga Yupange yndin yoca Il est dangereux de se pencher au dehors

Solaymalca chinboley Conserver au frais, agiter avant emploi

Solaymalca axcoley Longue vie au camarade Kim Il-Sung !

Et puis une grammaire nous révèle à l'occasion des mœurs inconnues des créatures les plus décadentes du Marais[11], ou encore des abîmes de social-démocratie tropicale — ainsi la langue kwaza n'est plus parlée que par 25 personnes quelque part au fin fond du Brésil

---

9 Willem F. H. Adelaar, *The languages of the Andes*, presses universitaires de Cambridge, 2004, p. 350. La présentation des faits concernant le callahuaya est un peu simplifiée. Le cas du callahuaya n'est pas tout à fait unique : une histoire un peu semblable est attestée en Inde centrale, concernant un parler totalement isolé, ultime témoin d'une famille entièrement disparue : le nihali.

10 Alfredo Torero, *Idiomas de los Andes : lingüistica e historia*, éditions Horizonte, Lima 2005, p. 135.

11 Renseignements (payants, il faut bien que je me finance) sur rendez-vous aux toilettes de la gare Montparnasse, tous les vendredis 13 février des années bissextiles à 17 h 37 précises, tenue discrète exigée. Une gammaire tchouktche dépassera de la poche de mon imperméable.

(deux familles au total), mais elle n'est absolument pas menacée d'extinction à court terme… vu que dans l'une des deux familles toutes les femmes et les enfants sont monolingues : manifestement, un *pater familias* post-soixante-huitard en diable a trouvé le moyen idéal de contrôler l'accès de bobonne(s) et des gosses à l'information et aux perversions du vaste monde[12].

Le crapahut du linguiste est l'un des grands délices du lecteur de grammaires : le linguiste est, avec l'ethnologue (et le père de famille), le dernier véritable aventurier du monde moderne, et certains semblent durablement traumatisés par leur terrain. D'autres en revanche semblent avoir traversé les épreuves avec le flegme de l'inconscience et l'égoïsme à toute épreuve du chef de clan, comme en témoignent ces quelques lignes de Knut Olawski, auteur d'une étude définitive de la langue urarina (parlée sur le rio Chambira au Pérou, un peu à l'ouest des Arumbayas) : « I'm proud of my wife Michaela, who managed all kind of unfamiliar situations extremely well. This includes anything from splitting firewood and skinning animals to avoiding stepping on tarantulas and snakes. (…) My son Manuel Mowgli (*sic*) still remembers a few words in Urarina and would like to go back to his jungle friends some time. Canoe trips in the swamp and chasing wild bees are just the activities five-year old boys find so fascinating… »[13] — mon Dieu, pourquoi n'ai-je plus cinq ans et pourquoi papa

---

12 Hein van der Voort, *A grammar of Kwaza*, éditions Mouton-de Gruyter, Berlin 2004, pp. 13 sqq.

13 Knut Olawski, *A grammar of Urarina*, inestimables éditions Mouton-de Gruyter, Berlin 2006, p. 28.

était-il bêtement prof dans une banlieue lyonnaise désespérément dépourvue de tarentules ?

Parfois c'est le témoignage de haines inexpiables entre linguistes qui pimente la lecture, comme un roman de David Lodge — ainsi l'ouvrage d'Alfredo Torero sur les langues des Andes, cité plus haut, se répand à plusieurs reprises en anathèmes bibliques contre un Disciple qui aurait trahi le Maître de la Linguistique Andine (respectant les usages de la *damnatio memoriæ,* je ne transmettrai pas aux générations futures le nom immonde de l'Iblis des condors), sans qu'on sache très bien si l'origine de ce conflit digne des Atrides est à rechercher dans une affaire de femmes ou dans un différend sur l'interprétation de l'accord du participe passé en quechua des hauts plateaux — signalons par ailleurs que Torero est mort en exil à Paris en 2004, poursuivi, comme le signale la 4e de couverture de son livre, par la vindicte « de la ignominiosa dictadura de Fujimori », sans doute pour avoir courageusement dénoncé la concordance des temps.

Parfois enfin l'on devine à travers le texte la résistance farouche, quoique généralement passive, opposée par le « matériel linguistique » au gringo venu avec ses gros sabots les emmerder en leur posant des questions idiotes, telle la tribu « évitiste » de *La vie, mode d'emploi* de Georges Perec, qui refuse d'adresser la parole à l'ethnologue et lève le camp chaque fois que celui-ci parvient à l'atteindre — mais une grammaire n'est pas un roman, l'authenticité des événements rapportés ajoute du piment à l'anecdote. Il n'y a sans doute pas pire supplice que d'être obligé à reconstituer un paradigme verbal entier pour un linguiste, et comme l'explique l'un d'entre eux à propos des Hayus du

Népal : « il était très difficile d'obtenir leur attention entière car s'ils n'étaient pas distraits par leurs travaux journaliers, ils l'étaient, et bien plus encore, par les curieux venus faire la conversation. En l'absence de ces distractions, le travail linguistique était si enuyeux qu'il fallait user de toutes sortes de séductions pour les retenir », séductions passant par de généreuses libations communes… D'où, plus loin dans la même grammaire, un hilarant « extrait de texte conversationnel » où un indigène insulte le linguiste pour « avoir bu en cachette le produit de la fermentation (népalais *ningâr*) et n'avoir offert à nos hôtes que de la bière fortement mêlée d'eau », passage flanqué d'un commentaire imperturbable sur la morphologie irrégulière de la forme verbale « tu ne dois pas [nous servir de la daube] »[14].

Les tentatives désespérées d'Ana Fernández Garay pour rassembler les derniers locuteurs du tehuelche, langue de la Patagonie argentine, en les extrayant de gré ou de force de leurs hospices respectifs afin d'obtenir des conversations exploitables, et sa déception à constater qu'elle ne pourrait jamais reconstituer exactement la prononciation car ses informateurs n'ont plus de dents, m'ont jadis inspiré une nouvelle[15]. Dans le même esprit, saluons bien bas la mémoire de Felix Holmes, le dernier locuteur du limilngan, une langue d'Australie du nord : farceur et porté sur la bouteille, il semble avoir raconté des choses parfaitement contradictoires aux linguistes qui, durant une cinquantaine d'années, se sont successivement proposés de l'abreuver d'eau-de-feu

---

[14] Boyd Michalovsky, *La langue hayu*, éditions du CNRS, Paris 1988, pp. 41, 43, 157-158.

[15] Ana Fernández Garay, *El tehuelche, una lengua en vías de extinción*, presses universitaires de Valdivia (Chili), 1998, pp. 55 sqq.

pour pénétrer les mystères d'un idiome qu'il avait plus qu'à moitié oublié et dont il se contrefichait manifestement[16].

Une grammaire comporte généralement un passage sur l'origine et les parentés de la langue étudiée — et là, d'un coup, nous entrons, poitrine au vent et cœur en chamade, dans la poésie épique des *Völkerwanderungen*, des grandes invasions du passé. Pourquoi, alors que les langues dravidiennes (le tamoul, etc.) sont parlées au sud de l'Inde, l'une d'elle, le brahoui, est-elle allée se perdre au fin fond du Pakistan ? N'est-ce pas lui plutôt, du reste, qui représente la trace d'un habitat primitif des Dravidiens avant leur grande migration vers le sud ? Le lecteur se passionne. Et que vient fiche le cinghalais, qui est indo-européen, au Sri Lanka, au sud des régions dravidiennes ? Le lecteur halète. Pourquoi le hongrois, langue de Sibérie occidentale, s'est-il retrouvé en pleine Europe centrale, quel chef de clan lassé de gratter le lichen pour se nourrir a vu de la lumière et décidé d'entrer ? Le lecteur, en transes, chute de son siège.

Le malgache (au large de l'Afrique) et le rapanui, langue de l'île de Pâques (au large du Chili), appartiennent à la même immense famille austronésienne (plus de mille langues au total), partie… de Taïwan ; le lecteur, envahi soudain par la vision de grands catamarans aux voiles en forme de cœur[17], se précipite sur son atlas et le salope conciencieusement en y dessinant de grandes flèches qui le mènent jusqu'en Birmanie (avec les célèbres langues moklen et moken, les Dupont

---

16 Mark Harvey : *A Grammar of Limilngan, a Language of the Mary River Region*, éditions Pacific Linguistics, Canberra (Australie), 2001.

17 Hugo Pratt, *La ballade de la mer salée*, évidemment, béotiens !

et Dupond de la linguistique, parlées par les non moins célèbres nomades maritimes de l'archipel Mergui dont les maisons-bateaux amarrées aux quais des villages palaffites font le bonheur du *National Geographic*), à l'ancienne civilisation cham du Vietnam et du Cambodge, ou encore à ces îlots de Mélanésie recolonisés par des Polynésiens ayant perdu le sens de l'orientation et se dirigeant vers l'ouest au lieu de prendre à l'est comme tous leurs copains depuis 2000 ans…[18] Deux mots ici sur l'énigme palpitante du ket, parlé par 700 personnes en Sibérie et seule langue à tons de toute la région : est-elle lointainement apparentée au chinois ? Les Fils du Ciel sont-ils des éleveurs de rennes qui ont réussi ? (Évitez de poser la question à vos amis chinois si vous ne voulez pas d'ennuis). Et les Aztèques : qu'est-ce qui a poussé cette peuplade californienne à aller faire du tourisme au Mexique — j'imagine un camping-car peint en violet avec des fleurs jaunes d'où s'échappe une musique de Joan Baez, lancé à la poursuite d'un aigle entrevu dans un nuage de marijuana lors d'un *trip* particulièrement réussi — et poussant même une reconnaissance jusqu'au Salvador en Amérique centrale (le fameux dialecte pipil), tandis que des cousins à eux choisissaient au contraire les Grandes

[18] Une bonne vue d'ensemble de ces migrations se trouve dans Alexandre Adelaar et Nikolaus P. Himmelmann : *The Austronesian Languages of Asia and Madagascar* et dans John Lynch, Malcolm Ross et Terry Crowley : *The Oceanic Languages*, éditions Curzon/Routledge, Londres-New York, 2005 et 2002. Les 18 langues polynésiennes de Mélanésie auxquelles il vient d'être fait allusion s'appellent *polynesian outliers* : l'une d'elles est parlée à Ouvéa, en Nouvelle-Calédonie.

Plaines et concouraient à nos mythologies d'enfance sous le nom de Comanches ?[19]

L'on peut au contraire se laisser fasciner par ces peuplades casanières autant qu'obstinées qui, grattant les mêmes dix mille hectares de glèbe depuis le jurassique inférieur, ont résisté à toutes les invasions successives : par exemple les Otomis du Mexique, de la très préhistorique famille linguistique otomangue, « Indiens des Indiens » déjà conquis, réduits en esclavage et méprisés par les Aztèques, et qui pourtant sont toujours là, d'ailleurs toujours aussi conquis, exploités et méprisés (car c'est dans les vieux plats qu'on fait les meilleures soupes). Rêvons encore aux *Sprachbund*, ces ensembles de langues non apparentées entre elles mais qui, à force de se développer côte à côte et en symbiose au sein d'une même civilisation, de s'emprunter des mots et des tournures, ont fini par se ressembler (un peu comme à leur échelle le français et l'anglais !) — ainsi une bataille homérique fait rage actuellement entre spécialistes des langues finno-ougriennes : s'agit-il d'une famille de langues, descendantes d'un ancêtre commun parlé quelque part du côté de la moyenne Volga, ou d'une *Sprachbund* d'éleveurs de rennes préhistoriques ? Le hongrois en particulier est-il réellement apparenté au finnois et à l'estonien ?[20]

Dignes d'une attention particulière sont les langues orphelines (ou isolats), celles à qui l'on n'a jamais pu trouver de parenté avec nulle autre. Elles sont

---

[19] Lyle Campbell, *The Pipil Language of El Salvador*, indispensables éditions Mouton-de Gruyter, Berlin 1985 ; Jean Ormsbee Charney, *A Grammar of Comanche*, éditions universitaires du Nebraska, 1993.

[20] Kalewi Wiik, *Eurooplaste juured*, éditions Ilamaaa, Tartu, 2005 — une bibliographie *vraiment* cuistre se devait de comporter au moins un titre en estonien.

particulièrement nombreuses dans les deux Amériques (citons, outre l'urarina, le kwaza et le kamsá qui nous sont déjà de vieilles connaissances, le paez, le guambiano, le purépécha qui n'est autre que le tarasque, le zuñi, le warao, le karuk, le keres, le kootenai, le washo, le yuchi, le raton-laveur[21]), mais l'une des plus rétives aux tentatives de rapprochement est aussi l'une des plus proches de nous : le bon vieux basque[22], que l'on a tenté d'apparenter successivement aux langues du Caucase, au berbère, à l'étrusque (autre isolat mystérieux), au lapon, au bourouchaski, etc., etc. — le tout sans le moindre succès, mais l'ensemble recèle une indéniable puissance romanesque. On a également tenté de recourir au basque pour lire à peu près tous les textes archéologiques indéchiffrés, « à la seule exception des tablettes de Mohenjo-Daro et de celles de l'île de Pâques » ; ces tentatives, menées avec plus d'enthousiasme que de rigueur scientifique, donnent à l'occasion des résultats hautement poétiques, comme celle menée par F.G. Gordon, un universitaire anglais des années 1920, pour percer le mystère des tablettes minoennes archaïques. Voici un passage du « déchiffrement » en question, publié par les très sérieuses Presses Universitaires d'Oxford en 1931 — Isidore Isou est enfoncé :

> « The lordling skimming the girdle-tracks ; the lord clenching the fist, bruising

---

21 Malgré les questions qui brûlent sans doute les lèvres de mes lecteurs, mais de peur de m'engager dans une abominable et sinistre querelle qui pourrait m'attirer d'indicibles ennuis (voir plus bas), je ne prendrai point parti sur l'angoissante question du haïda : isolat ou langue athapaskane ?

22 José Ignacio Hualde et Jon Ortiz de Utbina : *A Grammar of Basque*, infiniment vénérées éditions Mouton-de Gruyter, Berlin, 2003, 943 pages.

> the skin with delight, hewing at the flower of the teeth, smiting with cestus, driving home ; the lord walking on wings the breathless path, the star-smiter, the foaming gulf of waters, dogfish smiter on the creeping flower ; the lord, smiter of the horse-hide [*traduction alternative :* the surface of the rock], the dog climbing the path, the dog emptying with the foot the water-pitchers, climbing the circling path, parching the wise-skin, the tall jars, the high-stemmed vessel, climbing the circling path, the solitary rocks ; the lord clasping to the breast the pillars ; the dog holding and seizing the pitchers ».

Commentaire péteux du génial déchiffreur : « After all, a composition of this kind is only what might be expected from the Minoan genius ». R. L. Trask, auteur d'une exhilarante synthèse récente sur la question, relève entre autres que la racine du mot « ustensile pour stocker l'eau » (« water-pitcher » dans le passage cité) se révèle, à suivre attentivement les « déductions » de Gordon, être la même que celle du mot « filet », « … which would seem to suggest that the Minoan genius had not entirely got the hang of the principles of water storage »[23].

Dans le même esprit, des linguistes parmi les plus sérieux tiennent à déchiffrer, dans les langues actuelles, des traces de l'ancien idiome commun que parlait l'humanité à l'aube des temps, et donc à démontrer que toutes les langues sont apparentées entre elles : parmi ces tentatives généralement fort médiatisées (j'ai constaté qu'un journaliste différent reproduit exactement le même

---

[23] D'après R. L. Trask, *The History of Basque*, éditions Routledge, New York, 1997, p. 360 pour la citation de Gordon.

article tous les dix ans : les indices sont troublants, peut-être sommes-nous à la veille d'une avancée scientifique décisive, etc., etc. — comme quoi tout le monde a besoin de rêve), on peut notamment évoquer celles déjà anciennes d'Edward Sapir, celle, récente, de Merrit Ruhlen, et surtout peut-être celle de Joseph Greenberg, spécialiste reconnu des langues d'Afrique et qui a notamment proposé l'existence de deux super-familles : une « eurasiatique » englobant entre autres le français et l'eskimo, et une « dene-caucasienne » rassemblant le basque, l'étrusque les langues du Caucase, le bourou-shaski, le nihali, le chinois et toute une série de langues indiennes d'Amérique du nord, dont le slavey et le navajo. Ce genre d'entreprise est voué à l'échec, car il est tout simplement impossible de prouver des parentés entre des langues qui, si elles ont un jour eu un ancêtre commun, ont certainement divergé depuis des dizaines de millénaires (il serait déjà très difficile de prouver celle du français et du russe, qui ont divergé voici 5000 ans à peine, à partir de textes contemporains : nous ne pouvons l'assurer qu'à l'aide du latin et du slavon ancien, langues plus archaïques et donc plus proches l'une de l'autre, or pour l'Amérique par exemple, Mexique mis à part, nos textes les plus anciens remontent au XVIe siècle). Mais on peut en faire une lecture purement littéraire, considérer ces tentatives comme des efforts pour doter notre modernité désenchantée de nouveaux mythes d'origine : à l'origine des entreprises les plus sèchement scientifiques en apparence, il y a souvent de ces projets inavoués, de ces fantasmes sous-jacents, de ces rêveries sur les cartes ou sur les arbres généalogiques[24].

[24] Cf. notamment Merritt Ruhlen : *L'origine des langues*, éditions Belin, 1997 ; et de nouveau Trask, *op. cit.*, pour une critique de l'hypothèse

Passons maintenant aux textes « en langues » proprement dit, aux exemples dont toute grammaire est farcie, aux textes suivis dont beaucoup d'entre elles sont agrémentées en appendice. Ils fascinent d'abord par ce qu'ils nous révèlent des mythes et des obsessions locales. Ainsi nos désormais amis les Urarinas semblent regrettablement affectés d'une obsession du kinkajou qui m'a poussé, au 577e extrait d'un mythe du kinkajou (titres de ces mythes : « pourquoi le kinkajou n'a-t-il pas la queue plate ? »[25] ; « Comment le kinkajou a trompé le crocodile », etc.), à me documenter d'urgence sur Internet et sur le kinkajou ; et j'avoue que ma vie s'en est trouvée changée. Certes, une bonne thèse d'ethnologie produit le même genre d'effet, mais dans une grammaire les exemples présentent le charme supplémentaire de n'avoir pas été arrangés en fonction d'une progression, d'une démonstration — de cette obsession pénible de comprendre au lieu de ressentir. Leur désordre aussi radical que possible, puisqu'ils sont rangés en fonction des leçons grammaticales qu'on peut en tirer, aura sur le lecteur bien disposé le même effet poétique qu'une classification des animaux selon Borges, et dans les meilleurs cas il se dégagera de cette anarchie quelque chose comme un mystérieux sens global, fait d'allusions et de sensations obscures plus que d'affirmations et de structures — telles ces taches sur le dos d'un jaguar où un prisonnier délirant déchiffre l'écriture d'un Dieu et le sens du monde dans une fameuse nouvelle du même Borges. Vialatte aussi aurait pu tirer de certaines

---

dene-caucasienne de Greenberg.

[25] Vous vous êtes déjà posé la question ? Manque regrettable de curiosité intellectuelle.

grammaires la matière de nouvelles chroniques : le kinkajou est irréfutable, il remonte à la plus haute antiquité, et c'est ainsi que Nanabozo est grand.

Certains textes ont le charme de la poésie lettriste : ceux dus à la plume du linguiste parfois, notamment à la grande époque structuraliste des années 1970 ; mais aussi bien sûr les langues étudiées elles-mêmes, dont la phonétique et la transcription laissent parfois rêveur. En géorgien, « vous nous pelez » se dit tout simplement « gvprckvni » — l'on comprend à présent pourquoi les oranges géorgiennes prennent rarement la parole en public[26]. Quant à la langue haïda, dont les derniers locuteurs, descendants probables d'un peuple plus ancien que l'humanité, mènent sur une île abjecte au large de la Colombie britannique une vie immonde, larvaire et semi-aquatique qui emplit leurs voisins d'une terreur indicible, elle évoque atrocement les prières à R'lyeh et à Yog-Sototh, les abominables et monstrueuses divinités de la cité de Cthulhu dans les nouvelles de Lovecraft :

> « Giisduu d'uhldaayaang hll gudangang ‘l@ saawaang ? Giisduu xàad kihlga daaleeq'uhldaayaaang ? Ki skaygasdliyee ‘laangaa ‘laagang. 7waadluu hat'an suweeraysda hlreelee qaalguud ! ‘L@ ‘l@ ga taa dacid tlaagaandagan ! Naaysi hll tll skunxayaay ‘ll ging st'ixagilgan ! Tllgu 7angra d@ 7isdaganii gangaaang 7angra ‘l@ 7isdagan ! »
>
> (Il n'y a pas une seule faute de frappe malintentionnnée dans ce qui précède. Tremblez d'horreur en prenant connaissance

[26] B. G. Hewitt : *Georgian : A Structural Reference Grammar*, éditions John Benjamin, Amsterdam-Phildalphie, 1995, p. 20.

> de la traduction : « Who did he say in Haida stole the money ? Who did he say that I think stole it ? His drawing of a circle is good. And then the water ran fast out of the lake down along the ditch ! He had him finished eating fast fish ! My cleaning of the house made him mad ! She's fixing hers the way you fixed yours ! »)[27]

Seules des limitations d'ordre typographique m'empêchent de conclure cette évocation par un amical salut osage (langue siouxe) qui ressemble fortement à un test d'imprimante : 15 lettres sur 28 sont hérissées d'au moins un diacritique[28].

Bien sûr, l'essentiel est ailleurs ; il réside dans l'intérêt des structures linguistiques elles-mêmes — mais il est plus difficile de faire part de cette fascination dans le cadre d'un texte léger comme celui-ci, car l'exposé court le risque de devenir rapidement fort technique. Disons que l'infinie diversité des langues humaines, dont la lecture de chaque grammaire révèle une facette inédite, constitue un démenti à tous les universalismes, qui ne sont généralement que des occidentalocentrismes, des provincialismes aveuglés par leur arrogance et l'ignorance de l'autre ; un démenti à tous ceux qui croient que la seule manière digne d'intérêt de penser et d'exprimer le monde est celle en vigueur dans leur village natal et méprisent tout ce qu'ils ne distinguent

---

[27] John Enrico, *Haida syntax*, presses universitaires de Miskatonic (Arkham), Innsmouth, 2003, pp. 834, 872, 868, 873. On peut admirer de très beaux objets haïdas au musée du quai Branly.

[28] Demandez à consulter l'ouvrage chez votre libraire de quartier pour voir la tête qu'il fait : Carolyn Quintero, *Osage Grammar*, presses universitaires du Nebraska, 2004, première page de garde.

pas du haut de leur clocher, aux philosophes qui confondent les préjugés de leur siècle et de leur société avec des universels intemporels, aux littéraires figés dans un dialogue stérile avec une ou deux traditions « classiques » prises pour le centre du monde parce qu'elles se trouvent être à l'origine de notre patois[29] ; mais aussi à cette branche de la linguistique, bien représentée par Chomsky, qui s'épuise dans la recherche d'une grammaire universelle : cette entreprise, dont je conçois qu'elle puisse faire rêver d'une autre manière que je rêve, constitue la négation méthodique de ce qui me fascine dans les langues, la radicale et poétique anarchie de leur infinie variété. Je suis de ceux qu'intéresse non ce qui se ressemble, mais ce qui diffère, non pas l'unité, les centres, les métropoles, l'ordonnancement régulier des grandes avenues symétriques et des palais classiques, la pureté géométrique du cristal, mais les périphéries et les minorités, les ruelles torves et les placettes que nul architecte n'a dessinées, l'infinie variété des formes des coraux[30] ; de ceux qui pensent qu'il y a autant à apprendre dans la structure de l'urarina que dans le théâtre de Shakespeare (que j'ai lu !) et autant dans la mythologie haïda que dans la Chapelle Sixtine (que j'ai visitée — il ne s'agit pas de mépriser en retour cet héritage-là, mais de ne pas s'y enfermer).

---

[29] Il y a évidemment des philosophes et des latinistes respectables : je ne m'en prends ici qu'à ceux qui refusent de voir au-delà de leur nez et qui s'en rengorgent.

[30] Le cristal et le corail sont une allusion à une formule de Trotski : « la vie communiste ne se formera pas à l'aveuglette, comme les récifs de corail, mais elle sera construite consciemment, testée par la pensée, guidée et corrigée », et au roman d'Evguéni Zamiatine : *Nous* (1920), qui fait du cristal le symbole du totalitarisme.

De ce point de vue, les langues sont d'un intérêt inégal : celles qui présentent des structures proches de celles du français n'apprennent pas grand-chose ; d'autres ou les mêmes ont des grammaires de base très simples, et qui du coup se ressemblent. Ce sont entre autres les plus parlées, parce que ce sont des langues de communication entre populations très différentes qui les ont simplifiées à force de faire des fautes : le chinois, l'indonésien, l'anglais en sont de bons exemples — ce qui, bien sûr, n'empêche pas une destinée littéraire majeure et une grande finesse d'expression, fruit de siècles de haute culture[31]. Les langues les plus fascinantes sont à mon goût non les plus parlées mais les plus lointaines, génétiquement et géographiquement, celles qui ont été le moins longtemps en contact avec les nôtres, les plus isolées : leurs locuteurs ont généralement tout le temps d'imprégner les jeunes cervelles de leur entourage d'exceptions et subtilités en tout genre, nul étranger ne vient tout gâcher en ayant l'idée saugrenue d'apprendre la langue, et on a parfois l'impression que des peuplades qui s'ennuient ferme à garder les chèvres depuis 3000 ans ont consacré une part notable de leur énergie à complexifier leur idiome afin que personne ne puisse les comprendre (les plus belles langues sont celles qui servent à *ne pas* communiquer), et parce que la grammaire est bien leur seul bijou. A propos du yimas, une langue papoue d'une extrordinaire complexité que la

[31] Du coup, certaines grammaires anglaises ou chinoises affichent quand même un volume respectable, encore qu'écrasé par une grammaire de base du slavey (voir note 1)… Il y a des contre-exemples : le russe, et dans une moindre mesure le français, sont des langues de communication grammaticalement assez complexes. De même, le basque n'est pas spécialement isolé : c'est pourtant l'une des langues les plus complexes et subtiles du monde.

jeune génération a pratiquement cessé de parler, un linguiste remarque : « In traditional times, the single greatest intellectual task facing a Yimas child was probably learning his own language. But now, with schooling and other Western accoutrements, there are other claims on his time »…[32]

Selon ma sensibilité, les aires les moins intéressantes sont l'Europe (à l'exception notable du basque), la Chine centrale et méridionale, l'Indochine et l'ouest de l'Indonésie, ainsi que l'Afrique, entièrement occupée par quatre familles de langues seulement. Les plus fascinantes, tant par l'exotisme que par la diversité, sont l'Amérique du nord, l'Amazonie, la Nouvelle-Guinée (hélas très peu étudiée — trop peu de linguistes ont le goût du suicide), la Sibérie et le nord de l'Australie. Evidemment, ce sont aussi les régions où les langues disparaissent le plus vite, par centaines : il est difficile de continuer à avoir envie de s'exprimer dans le parler de son village natal, qui ne s'écrit pas, n'est compris de personne et ne permet pas d'exprimer les concepts du monde moderne, lorsqu'on a commencé à s'intégrer à l'économie de son pays, qu'on voyage, qu'on lit, et qu'on a découvert l'anglais… Le linguiste contemporain travaille sur une réalité en train de disparaître sous ses yeux au rythme toujours accéléré de la mondialisation, il travaille même largement sur des ruines : parfois son objet d'étude n'a plus que quelques

---

[32] William A. Foley, *The Yimas Language of New Guinea*, presses universitaires de Standford (Californie), 1991, p. 5. Il y a aussi des contre-exemples en sens inverse : les langues austronésiennes des îles environnant la Nouvelle-Guinée ont des grammaires très simples et très proches de celles des langues européennes, alors que leurs locuteurs sont aussi isolés que ceux du yimas. Cependant il me semble que statistiquement, l'idée que la complexité des langues croît avec leur isolement reste valable.

locuteurs âgés qui s'en souviennent mal, parfois il enterre en cours de travail, avec son principal informateur, le dernier représentant d'une culture. Beaucoup de travaux de linguistique descriptive ressemblent à ces fouilles de sauvetage que font les archéologues avant qu'une autoroute n'éventre irrémédiablement un sous-sol. Aussi nombre de mes lectures sont empreintes de tristesse et de nostalgie, et l'amour de la grammaire demande un minimum d'attirance romantique pour les ruines, pour ce qui nous rattache à notre passé mais nous quitte irrémédiablement.

Être fasciné par la grammaire des langues, c'est d'abord partir à la chasse au record. Laquelle possède la déclinaison la plus riche en cas ? Les langues finno-ougriennes tiennent la corde, avec 24 cas en komi[33], mais la course reste ouverte. La conjugaison la plus surabondante ? Conjuguer un verbe basque occupe environ 200 pages, mais le géorgien et les langues dites « polysynthétiques » d'Amazonie font mieux encore peut-être (ou pire).

Quelle langue possède le plus de consonnes ? L'oubykh, langue du Caucase morte dans les années 1970, est réputée en avoir eu 83 (mais seulement 3 voyelles) ; cependant le kabyle en aurait 82 selon certaines études (le nombre varie selon la manière dont les données sont présentées), pour 3 voyelles également[34]. Inversement, certaines langues

---

[33] Daniel Abalondo, *The Uralic Languages*, éditions Routledge, Londres-New York 1998, p. 312. Le komi, ou zyriène, est parlé au nord-ouest de l'Oural.

[34] Salem Chaker : *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie)*, presses universitaires de Provence/presses universitaires de Lille, 1983.

polynésiennes n'ont que 8 consonnes (p, t, k, v, h, l, n et l'occlusion glottale dans les deux langues des îles Marquises, rares exemples de langues sans m ; p, k, h, l, m, n, w et l'occlusive glottale en hawaïen, seule langue à ma connaissance à n'avoir pas de t)[35] ; mais j'ai lu quelque part qu'une langue papoue du centre de Bougainville n'en a que cinq, et je suis sur sa piste. Y a-t-il des langues sans voyelles ? Cela a été suggéré à propos du kabarde, parlé au nord-ouest du Caucase : mais des ennemis de la poésie prétendent qu'il en a deux[36]. Quelle langue possède le plus de tons ? En chinantèque, langue otomangue du Mexique, on peut prononcer une syllabe accentuée sur 28 mélodies différentes (contre 4 en chinois) : du coup, il existe une « langue sifflée » qui, reproduisant la mélodie des phrases, permet de transmettre des messages simples d'un versant à l'autre d'une vallée[37]. De même, dans les savanes du Centrafrique, le tam-tam reproduit la mélodie tonale du banda-linda…[38] Et puis il y a les bizarreries

---

35 Kynch, Ross & Crowley : *op. cit.*, p. 865 ; cf. aussi Gabriele Carlitz : *Marquesan : a Grammar of Space*, éditions Mouton-de Gruyter (que le Tout-Puissant les ait en sa Très Sainte garde), Berlin, 2006, et Samuel H. Elbert & Mary Kawena Pukui : *Hawaiian Grammar*, presses universitaires de Hawaii, Honolulu 1979.

36 John Colarusso : *A Grammar of the Kabardian Language*, presses univesitaires de Calgary, 1992, pp. 18 sqq. Comment peut-on prononcer un mot sans voyelles ? En mettant des « schwas » (des espèces de e muets) entre les consonnes. Ils ne sont pas considérés comme des voyelles car leur apparition est automatique (ce sont de simples « béquilles »), et car ils ne concourent pas au sens des mots.

37 David Paul Fortis, *A grammar of Sochiapan Chinantec*, éditions du *Summer Institute of Linguistics* [une association de religieux américains qui ont entrepris de traduire la Bible dans toutes les langues — ils sont également à l'origine du site *Ethnologue*], Arlington (Texas), 2000.

38 Florence Cloarec-Heiss : *Dynamique et équilibre d'une syntaxe : le banda-linda de Centrafrique*, presses universitaires de Cambridge/éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris 1986.

phonétiques de tout poil, comme les fameux « klicks » des langues khoesan de Namibie et du Botswana : ce sont des consonnes prononcées en fermant la bouche simultanément en deux endroits différents (nos consonnes n'obstruent la bouche qu'en un seul point à la fois) et en tirant parti de l'effet de succion provoqué par la fermeture, puis par l'ouverture. Un film sud-africain des années 1980 (*Les dieux sont tombés sur la tête*) les a rendus célèbres, tout en accréditant l'idée qu'il s'agit de claquements de langue… Certaines « grandes » langues bien connues peuvent posséder des structures parmi les plus étranges de la planète, comme l'arabe (ainsi que les autres langues sémitiques et les langues berbères, dont le kabyle et le tamashek) où le sens des mots est porté par les consonnes cependant que les voyelles situées entre ces consonnes indiquent les relations grammaticales.

La lecture d'une grammaire peut constituer un véritable roman policier. Qui diantre est le coupable, l'accusatif ou le génitif ? Parfois le suspense monte, insoutenable, sur plusieurs dizaines de chapitres : l'accord du verbe avec le complément d'objet direct se fait-il jusque dans les subordonnées ? Le gérondif, forme noble qui s'est assurée d'emblée la sympathie du lecteur, résistera-t-il à la pression des méchantes subordonnées complétives qui menacent de le marginaliser ? À l'issue d'une haletante démonstration dont la conclusion est que « toutes les voyelles brèves du kalkha sont *en réalité* des schwas épenthétiques » (les garces !), le lecteur convenablement excité éprouvera une volupté semblable à celle du tchékiste démasquant un nid de saboteurs hitléro-trotskystes dans une usine soviétique en 1937[39].

[39] Le kalkha est la langue officielle de la Mongolie. La formule entre guillemets est un résumé approximatif et tendancieux d'un passage de Juha

D'une langue à l'autre, les catégories marquées dans la grammaire varient énormément. Beaucoup, à commencer par le chinois, ne distinguent pas de temps dans la conjugaison (au besoin, on recourt à un adverbe du genre « jadis » ou « demain ») ; d'autres comme l'estonien ne distinguent pas le présent du futur, d'autres en revanche distinguent le passé hodiernal (événements qui se sont déroulés aujourd'hui), proche (deux ou trois jours), lointain et mythique. La seule langue à ne pas du tout distinguer le nombre, ni pour les noms ni pour les verbes et les pronoms, est à ma connaissance le chinantèque, déjà évoqué ; en revanche, certaines langues austronésiennnes de Nouvelle-Guinée, des îles Salomon et du Vanuatu distinguent un duel, un triel, un paucal (« quelques ») et un pluriel proprement dit. Les mêmes et d'autres distinguent la possession aliénable (« ma voiture ») de la possession inaliénable (« ma tête », « mon père »), et ont donc deux tournures différentes pour distinguer « ma photo » (que j'ai prise : possession aliénable) de « ma photo » (où j'apparais : possession inaliénable). De très nombreuses langues distinguent une première personne du pluriel inclusive (celui ou ceux qui parlent + celui ou ceux à qui l'on parle) et une première personne du pluriel exclusive (celui ou ceux qui parlent à l'exclusion de celui ou ceux à qui l'on parle) ; le plus surprenant c'est que parfois cette distinction s'étend au singulier, ce qui paraît parfaitement illogique. Assez rares en revanche sont les langues qui ont des adjectifs, comme la nôtre et ses voisines : selon un type très courant, le japonais les

---

Janhunen : *The Mongolic languages*, éditions Routledge, Londres et New York, 2003, pp. 254 sqq.

remplace par des verbes (de type « verdoyer » à la place de l'adjectif « vert » ; l'équivalent d'une épithète est une relative : « qui verdoie »). Les langues d'Afrique en revanche ont souvent des noms à leur place (pour « la maison verte », on dit : « la verdeur de la maison »[40]).

Certaines langues, surtout asiatiques, codent les relations sociales dans la grammaire par le biais d'un système complexe de formes de politesse obligatoires : le système le plus réac semble être celui du coréen. Dans le même esprit, en urarina on ajoute un suffixe spécial au verbe quand on parle de son beau-père ou de son beau-frère, mais pas quand on lui parle. En basque, on utilise une conjugaison spéciale quand on parle à quelqu'un qu'on tutoie, *y compris à la première et à la troisième personne*. Dans certaines langues comme le tchouktche de Sibérie ou le japonais, la langue des femmes est sensiblement différente de celle des hommes : du coup, le viril étranger qui l'a apprise « sur l'oreiller » sans se méfier court le risque de passer pour une folle tordue. Plus étonnant : en romani (la langue des Tsiganes), parler indo-européen originaire de l'Inde, il existe une déclinaison à quatre cas, mais au cours de leur migration vers l'Europe les Tsiganes ont fait une escale de quelques siècles dans l'Empire byzantin et ont emprunté de nombreux mots grecs… avec leur déclinaison grecque, à quatre cas également. Désormais, lorsqu'ils empruntent un mot au français ou au roumain, ils le déclinent selon le paradigme grec, lequel est en quelque

---

40 C'est le sujet d'un célèbre article de Robert Dixon, le grand linguiste dont la *Grammar of Boumaa Fidjian* (Presses universitaires de Chicago, 1988) est à l'origine de ma crise grammairienne : *Where have all the Adjectives gone* ?, à lire en écoutant du Pete Seeger (in *Studies on Language*, éditions Mouton-de Gruyter — que la bénédiction des Cieux les accompagne pour les siècles des siècles —, Berlin, 1994).

sorte devenu un marqueur du caractère « non purement tsigane » d'un nom. De tels détails aident à comprendre pourquoi les Tsiganes résistent vaillamment depuis cinq siècles à l'assimilation aux populations européennes environnantes[41] !

Parmi les fameux « universels de la pensée et du langage » dont on nous rebat les oreilles, figure l'ordre des mots dans une proposition indépendante simple : en français, c'est sujet - verbe - objet (SVO : « le chat poursuit la souris »), et nous sommes habitués à considérer que c'est l'ordre naturel, le plus logique, car on pense d'abord à l'agent avant de penser à l'action ou au patient. Idée idiote : lorsqu'on voit un chat poursuivre une souris, on perçoit et on pense le tout ensemble : le chat, la souris et la poursuite ; il existe d'ailleurs dans notre langue un ordre alternatif (« la souris est poursuivie par le chat »). Environ 40 % des langues fonctionnent comme le français (dont le chinois, l'indonésien, la plupart des langues d'Afrique) ; mais tout aussi nombreuses sont celles qui ont l'ordre SOV (« le chat la souris poursuit »), dont le turc, le japonais, le bambara, l'amharique (langue d'Éthiopie), le quechua. Plus rares, mais cependant bien attestés, sont les ordres VSO (« poursuit le chat la souris » : arabe, langue de Yap, tahitien, tamashek, aztèque) et VOS (« poursuit la souris le chat » : langues du nord de la Nouvelle-Calédonie, malgache, pipil, langues mayas) — soulignons que dans la plupart des cas les rapports logiques ne sont indiqués que par l'ordre des mots, il ne s'agit pas de langues à déclinaison où l'ordre est indifférent comme le latin, mais bien de la manière la plus naturelle, voire de la

[41] Yaron Matras : *Romani, a Linguistic Introduction*, presses universitaires de Cambridge, 2002.

manière obligatoire dans certains cas, de s'exprimer. Cependant les langues sans ordre fixe (« non configurationnelles ») sont en nombre non négligeable : langues à déclinaison comme le latin, où chaque mot porte l'indice de sa fonction ; langues d'Australie où la forme verbale, généralement très complexe, comprend des renseignements sur l'ensemble des autres éléments de la phrase — dans l'une comme dans les autres, l'adjectif n'a même pas besoin d'être contigu au nom dont il dépend. En revanche, longtemps les linguistes ont pensé que les deux derniers ordres théoriquement possibles (OSV et OVS, « la souris le chat poursuit » et « la souris poursuit le chat ») étaient inexistants car illogiques. Le chasseur de langues entrera donc en transes en découvrant l'existence, en Amazonie, d'au moins trois langues OSV (l'éternel urarina et deux langues karib ou caraïbes, le tiriyo ou trio du Surinam et le hixkaryana du Brésil[42]), et entr'apercevra le nirvanâ en dénichant une grammaire de la seule et unique langue OVS connue, le warao du Venezuela[43].

De même, nos langues européennes n'ont que deux voix verbales : l'active et la passive, où l'objet direct prend la place du sujet ; on a tendance à penser que c'est la seule situation possible. Or les langues des Philippines en ont plusieurs autres, des « voix circonstancielles » où l'objet indirect, le complément de moyen ou de lieu

---

42 Eithne B. Carlin : *A grammar of Trio*, éditions Peter Lang, Francfort 2004. Une autre description du trio par Sergio Meira, à paraître à l'automne 2007 aux éditions Mouton-de Gruyter — que leur nom soit sans cesse psalmodié par les Anges, et avec lui ceux de leurs enfants et des enfants de leurs enfants jusqu'à la sept cent septième génération —, est attendue dans l'extase par des foules hystériques.

43 Andrés Romero-Figueroa, *A Reference Grammar of Warao*, éditions LINCOM, Munich, 1997. Si je suis cambriolé, je dirai que c'est vous.

viennent prendre la place du sujet : d'où une richesse de points de vue exprimables sur une situation donnée dont aucune traduction ne rendra jamais compte. Le tariana de Colombie possède sept impératifs différents, dont un distal (« va …er ! ») et un indirect (« X te dit de …er ! »)[44] ; certaines langues du Caucase ont plusieurs centaines de démonstratifs selon que l'objet désigné est proche ou lointain, plus proche du locuteur ou de l'interlocuteur, visible ou non, plat ou rond, etc., etc. D'autres compensent la faiblesse numérique du vocabulaire, commune à tous les parlers oraux et paysans de la planète, par un stock délirant de morphèmes dérivatifs : ainsi elles n'auront pas de verbe « montrer » mais elles auront un suffixe « factitif » qui à partir du verbe « voir » permettra de construire régulièrement, et sans s'encombrer la mémoire, un verbe « faire voir ». En tunumiisut, langue eskimo du Groenland occidental, il existe des suffixes indiquant qu'une action est involontaire, une trentaine de suffixes indiquant différentes nuances de la volonté (« avoir envie de », « avoir brusquement envie de », « être arrivé à », « s'efforcer d'éviter que », « envisager de »), de l'obligation (« être tenu de », « il est temps de »), de la possibilité, de la probabilité, etc., etc. (il va sans dire que les traductions sont approximatives)[45]. D'autres langues ont des verbes interrogatifs : « faire quoi ? », « aller où ? », « aller comment ? ». Au hit-parade des idiomes les plus allumés, signalons le kayardild d'Australie septentrionale et le toba de la frontière argentino-paraguayenne, où le

---

[44] Alexandra Aikhenvald, *A Grammar of Tariana, from Northwest Amazonia*, presses universitaires de Cambridge, 2003.

[45] Philippe Mennecier, *Le tunumiisut, dialecte inuit du Groenland oriental*, éditions Klinksiek, Paris, s. d., p. 412.

temps n'est pas marqué sur le verbe mais sur les autres éléments de la proposition. En gros, au lieu de dire « le chat poursuivait la souris » on dit quelque chose du genre « le chat du passé poursuit la souris du passé » : renversement complet de point de vue par rapport au nôtre…[46]

Ce sont des catégories entières de la pensée humaine, complètement inconnues des langues européennes, que l'étude des grammaires permet de découvrir. Qu'on me permette de clore cet exposé sur une rapide évocation des évidentiels. Dans certaines langues d'Amérique, mais aussi dans des langues turques ou finno-ougriennes, l'on utilise des formes verbales différentes selon la manière dont l'information est parvenue au locuteur. En tariana, il y a ainsi 5 manières différentes de dire « José a joué au foot » (la distinction est obligatoire, il n'y a pas de forme neutre, de même qu'en français on est obligé de choisir un temps) :

« Juse irida dimanikaka » — si on l'a vu jouer ;

« Juse irida dimanikamahka » — si on a entendu le bruit du match ;

« Juse irida dimanikanihka » — si on a raisonné à partir d'indices visuels, par exemple l'absence de son maillot et de ses chaussures de sport ;

« Juse irida dimanikasika » — si on exprime un savoir plus général : tout le monde sait que

---

[46] Exposé plus que schématique — plongez-vous dans Nicholas D. Evans : *A Grammar of Kayardild*, éditions Mouton-de Gruyter (leur place est sous le trône de Dieu !), Berlin, 1995, ou dans Cristina Montessino : *Lengua toba (guaycurú) — aspectos gramaticales y discursivos*, éditions LINCOM, Munich 2003.

José aime le foot, et il y eut un match l'autre jour ;

« Juse irida dimanikapidaka » — si on l'a appris de quelqu'un d'autre[47].

D'où, là encore, une variété de moyens d'expression dont aucune traduction ne peut rendre compte (à moins de s'alourdir monstrueusement par d'incessantes périphrases du genre « j'ai vu que », « il paraît que »), et ce dans des langues non écrites habituellement méprisées parce qu'on ne peut indéniablement pas y traduire du Kant — mais Kant lui-même eût été bien en peine de traduire en allemand le premier texte tariana venu[48]… Les Occidentaux ont mis plusieurs siècles à percevoir l'existence de cette catégorie grammaticale : les premières grammaires aymara (langue du Pérou et de Bolivie) mentionnent ainsi, sur un ton perplexe, des « particules ornementales » qui servent en réalité à distinguer les différents évidentiels. L'auteur de la synthèse sur l'évidentialité dont l'exemple ci-dessus est extrait fait remarquer que dans les langues à évidentiels il existe entre autres une manière de mentir qui nous est inconnue : on décrit un fait réel, mais on met le mauvais évidentiel. Les fautes d'évidentiels que les Occidentaux font sans arrêt en parlant ces langues (du genre : « la reine d'Angleterre est morte hier » avec l'évidentiel « visuel » qui implique qu'on l'a vue mourir alors qu'on

---

47 Alexandra Aikhenvald, *Evidentiality*, presses universitaires d'Oxford, 2004, p. 5 ; cf. aussi sa grammaire tariana, déjà citée.

48 Et qu'on ne me réplique pas qu'un texte tariana a moins d'intérêt que du Kant : pour en être sûr, il faudrait avoir lu l'un et l'autre, et je doute fort que mon honorable contradicteur s'y soit attelé — cf. plus haut mes tirades sur certains provincialismes aveuglés par l'ignorance de l'autre.

a appris le décès par la radio) les font passer pour des menteurs congénitaux !

En guise de brève conclusion — la langue poétise-t-elle à notre place, comme le pensait Schiller ? Notre pensée est-elle influencée par la grammaire de celle que nous parlons ? Il existe une polémique célèbre sur les catégories de l'être selon Aristote : dans un article, le linguiste André Martinet a fait remarquer qu'elles correspondent exactement aux différentes fonctions du verbe « être » en grec ancien, et donc que dans une langue sans verbe « être », Aristote est impossible. On lui a répondu qu'Aristote a bien été traduit en japonais, langue sans verbe « être », et qu'il a été possible de trouver une traduction plausible à chacune des catégories d'Aristote — mais il s'agit d'un travail *a posteriori* ; les traductions en question ne sont pas homogènes (elles recourent à des moyens linguistiques très divers), et par ailleurs certaines des solutions trouvées sont semble-t-il fort lourdes et contournées. Nul penseur japonais n'aurait spontanément pensé à les associer entre elles… C'est bien le pur hasard des moyens parallèles auquel recourt le grec pour exprimer une série de concepts qui a suggéré ses catégories à Aristote : c'est bien la langue grecque qui a philosophé à sa place. C'est pourquoi toute traduction parfaite est impossible, et c'est pourquoi la diversité des langues est l'une des richesses fondamentales de la culture humaine, et leur étude, l'un des plus grands plaisirs intellectuels et poétiques que l'on puisse concevoir.